



IDÉES ANALYSE

Cent ans après, comment la pensée de Lénine survit au léninisme

Face à des mouvements sociaux qui ne trouvent pas de débouché à leur contestation des désordres du monde, des intellectuels et des militants trouvent de l'intérêt à l'œuvre du dirigeant bolchevik. Un symptôme du renouveau de la réflexion stratégique sur la manière de dépasser concrètement le capitalisme.

Mathieu Dejean, Fabien Escalona et Romaric Godin -

21 janvier 2024 à 11h28

Le centenaire de la mort de Vladimir Ilitch Oulianov (1870-1924), ce 21 janvier, ne fera-t-il frissonner que de vieux nostalgiques impénitents de l'Union soviétique ? Ou – mieux ou pire ? – les fans d'un chanteur français s'époumonant « Lénine réveille-toi, ils sont devenus fous », sur une musique pompière ? À en juger par plusieurs publications récentes, le fondateur du parti bolchevik suscite en fait un intérêt renouvelé auprès de milieux intellectuels et militants actifs dans les luttes contemporaines.

Le silence, sinon la gêne, avaient pourtant recouvert depuis plusieurs décennies le nom et la figure du révolutionnaire russe. Les communistes eux-mêmes, qui diffusaient autrefois ses *Cœuvres complètes*, avaient cessé d'en parler. Dans le hors-série de *L'Humanité* consacré à Lénine, l'historien Guillaume Roubaud-Quashie suggère qu'il s'est mêlé une occultation tactique au vu du bilan accablant des régimes soviétiques, une volonté plus stratégique d'« *expurger le communisme du bolchevisme* », mais aussi, tout simplement, l'évanouissement des forces intellectuelles mobilisables par un parti en déclin.

Le passage du temps, ainsi que les différences flagrantes entre la Russie de 1917 et nos sociétés occidentales après quarante ans de néolibéralisme, ont aidé à l'émergence

d'une approche dépassionnée de Lénine, qui ne vire ni à l'hagiographie ni à la démonisation. Avec la disparition de l'opportunité ou du risque (selon les points de vue) d'une répétition de la geste léninienne, ont émergé des travaux rigoureux, qui documentent le contexte dans lequel Lénine et ses camarades ont fait leurs choix, et interprètent leur trajectoire.

Dans *Lénine, une enquête historique* (Éditions sociales, 2024), il est frappant de voir précisé que l'auteur, Lars Lih, « *ne se prononce pas sur l'actualité politique du message des bolcheviks* ». De fait, il cherche surtout à relativiser l'exceptionnalité de Lénine, en insistant sur son appartenance à la social-démocratie révolutionnaire, constituée bien avant 1914 au sein de la Deuxième Internationale.

Contre les lectures dominantes énumérant les ruptures successives qu'auraient accomplies Lénine et ses compagnons, Lih affirme qu'ils seraient restés fidèles, dans des circonstances changeantes, à « *une tactique fondamentale* » : la formation d'« *un gouvernement révolutionnaire fondé exclusivement sur les ouvriers et les paysans et résolu à contrecarrer les tentatives des libéraux anti-tsaristes d'interrompre la révolution bien avant qu'elle n'arrive "à son terme"* ».

Le retour de la question du pouvoir

L'intérêt actuel pour Lénine dépasse cependant largement la curiosité érudite à son égard. Il existe bien un retour en grâce authentiquement politique, qui traduit des préoccupations stratégiques quant à la prise du pouvoir et à l'impératif organisationnel.

Ces préoccupations avaient été passablement occultées, que ce soit dans les mouvements sociaux les plus marquants de ces dernières décennies (l'altermondialisme et les « mouvements des places ») ou dans la pensée critique. L'intellectuel trotskiste Daniel Bensaïd avait ainsi dû ferrailer, en son temps, avec des philosophes comme Antonio Negri ou John Holloway, qui estimaient que l'émancipation ne passerait plus par l'affrontement avec les appareils étatiques dans le but d'en prendre le contrôle.

« Il y a fort à craindre, répliquait Bensaïd, que la multiplication des “anti” (l’anti-pouvoir d’une anti-révolution et d’une anti-stratégie) ne soit en définitive qu’un piètre stratagème rhétorique, aboutissant à désarmer (théoriquement et pratiquement) les opprimés, sans briser pour autant le cercle de fer du capital et de sa domination. » Aujourd’hui, la réflexion sur les voies concrètes du dépassement de la logique capitaliste est relancée depuis diverses traditions intellectuelles.

L’exergue choisie pour l’ouvrage *Découvrir Lénine* (Éditions sociales, 2024), de Marina Garrisi, introduction pédagogique à cet auteur de milliers de pages, n’est pas anodine. Elle édicte que « le problème fondamental de toute révolution est celui du pouvoir ». Dans l’introduction, l’auteur exprime son intérêt pour une figure qui « cherche à mettre en mouvement les masses, par la force critique de ses polémiques, la clarification conceptuelle d’un problème [ou] la recherche d’un bon mot d’ordre ».

« La conception de Lénine du parti comme “opérateur stratégique” est aux antipodes du “mouvement gazeux”. »

Marina Garrisi, éditrice

Membre de Révolution permanente, une des rares organisations politiques en France à se reconnaître dans la pensée de Lénine, Marina Garrisi explique à Mediapart que ce dernier « est utile parce qu’il permet de s’inscrire en faux contre les mouvements autonomes, destituants, tout en permettant d’envisager la prise du pouvoir autrement qu’au sens électoraliste ou institutionnel ».

« La gauche est parfois bien obligée de reconnaître le rôle exceptionnel que le parti bolchevik a joué dans l’histoire, poursuit-elle, car il a œuvré à la seule révolution socialiste victorieuse de l’histoire. Mais aujourd’hui, elle délaisse la question organisationnelle, celle du parti, comme si celle-ci était inactuelle. À Révolution permanente, la conception de Lénine du parti comme “opérateur stratégique” est aux antipodes du “mouvement gazeux”. Si on pense que la politique ne se réduit pas au cadre des institutions bourgeoises, il faut une organisation de combat. »

Proche de ce petit parti d’extrême gauche, l’économiste et philosophe Frédéric Lordon fait partie de ceux qui ont relégitimé la référence à Lénine pour penser un affrontement sans merci avec la logique du capital. Dans

Vivre sans ? (La Fabrique, 2019), un ouvrage critique des prétentions à construire des alternatives uniquement « par le bas », mais aussi des illusions réformistes, il alertait sur le « point L » (comme Lénine), c’est-à-dire le moment où l’accession au pouvoir d’une véritable gauche provoquerait « l’entrée en guerre du capital, immédiate, à outrance ».

Encore récemment sur son blog, il affirmait : « On ne vient pas à bout de la domination bourgeoise dans le cadre des institutions qu’elle s’est données à elle-même. [...] Il n’y a pas trente-six forces capables d’en imposer à la bourgeoisie, à plus forte raison quand, exaspérée, toute moralité l’a abandonné. En réalité il n’y en a qu’une : la contre-attaque ouvrière dans la forme de la grève de masse enfin politisée. »

Andreas Malm, chercheur et activiste du climat connu pour son appel à « saboter les pipelines », a carrément suggéré qu’un « léninisme écologique » était nécessaire. Son argument porte sur l’ampleur des catastrophes écologiques en cours et la désastreuse inertie des ordres sociopolitique et productif. Le calendrier réformiste de leur transformation patiente et graduelle est selon lui « mis en lambeaux » par les forçages irréversibles du « système Terre ».

Une sorte de néo-léninisme s’affirme comme antidote à une candeur stratégique de la gauche.

« Le moment est venu de sauver le cœur du projet bolchevik, déclarait-il en 2017 : pour empêcher la catastrophe, nous devons “viser directement une rupture violente avec le vieux système obsolète et l’accomplissement des progrès les plus rapides possibles” – la vitesse étant ici la dimension essentielle. Il y avait dans la politique de Lénine des liens très forts entre les catégories d’urgence, d’engagement et d’insurrection, et il devrait en être de même pour notre politique. »

Tandis qu’une sorte de néo-léninisme s’affirme donc comme antidote à une candeur stratégique ayant longtemps prévalu à gauche, la figure de l’intellectuel-dirigeant est perçue positivement au regard de la professionnalisation politique ayant gagné jusqu’à la gauche radicale.

« *Alors qu'aujourd'hui, marxisme théorique et marxisme militant tendent à fonctionner comme deux mondes clos et séparés*, regrette Marina Garrisi dans son livre, *Lénine figure une pratique théorique exigeante, qui est indissociablement pratique politique et même pratique partisane.* » Dans un ouvrage publié aux éditions Critiques, *Que faire de Lénine ?*, le philosophe Guillaume Fondu souligne pour sa part que « *Lénine a incarné de façon particulièrement paradigmatique une certaine manière de réfléchir politiquement* ».

À le suivre, son originalité réside « *dans le rapport entre pensée et politique* », qui s'oppose à la figure moderne de « *l'expert* » entendant éclairer les débats. Pour Lénine, comme pour d'autres personnalités de ce début de XX^e siècle, « *il était évident qu'il devait exister un lien entre la capacité à diriger une organisation et celle de penser son présent* ».

Cette politisation de la pensée permettrait de proposer « *un scénario éventuel dont la situation initiale est notre présent actuel [...] et dont les étapes à venir seront le produit d'un certain nombre de circonstances "objectives" et d'une mobilisation* ».

Cette tension entre le réalisme léniniste et la détermination à tenir ce scénario recoupe, pour Guillaume Fondu, celle qui se loge dans les notions d'« *éthique de conviction* » et d'« *éthique de responsabilité* » élaborées par le sociologue allemand Max Weber (1864-1920).

C'est donc d'abord sous l'angle politique que Lénine inspire de nouveau aujourd'hui. On ne peut pas dire la même chose de ses écrits économiques. Même pour la période dont il était contemporain, ses analyses sur les causes de l'impérialisme ont été invalidées. Dans un ouvrage récent, Benjamin Bürbaumer rappelle que « *contrairement aux affirmations de Lénine concernant l'épuisement des viviers de consommation au centre [du monde capitaliste – ndlr], le niveau de consommation des travailleurs ouest-européens est à l'époque en augmentation* ».

Pourquoi l'analyse économique de Lénine est dépassée

En matière économique, Lénine a été très marqué par « *l'orthodoxie* » de la Deuxième Internationale construite par

l'autrichien Karl Kautsky en collaboration avec Friedrich Engels, coauteur avec Marx du *Manifeste communiste*. Cette orthodoxie structure entièrement le premier texte économique de Lénine, *Le Développement du capitalisme en Russie* (1899), autour de deux éléments qui rendent cette œuvre extrêmement datée aujourd'hui.

Le premier est la centralité du développement des forces productives et du marché comme moteurs du capitalisme et, par une forme de déterminisme, du socialisme. Cette approche est d'un intérêt limité aujourd'hui, à l'heure où le socialisme ne peut se réinventer que dans une critique de la technologie capitaliste et de la croissance de ces mêmes forces productives, devenues destructrices.

Le second élément est une incapacité à saisir la particularité de la loi de la valeur dans la société capitaliste, c'est-à-dire la génération de plus-value par l'exploitation du travail humain. En 1936, Staline décrètera d'ailleurs que la loi de la valeur s'applique également dans le socialisme, justifiant ainsi l'exploitation des travailleurs soviétiques. En fait, dès 1919, alors que Lénine dirigeait la Russie soviétique, la volonté de tayloriser la production, puis la Nouvelle Économie politique (NEP), avaient pavé la voie à cette vision de la valeur.

Or, au moment où le capitalisme peine de plus en plus à trouver de nouvelles sources de valeur, une fuite en avant « *socialiste* » sur ce terrain semble anachronique. Une des tâches du socialisme contemporain est bel et bien de tirer les leçons des erreurs du soviétisme.

Comme le résumait le penseur sud-coréen Seongjin Jeong dans un texte de 2011, « *l'essence du marxisme de Lénine ne repose pas dans ses théories économiques, mais dans l'analyse conjoncturelle ou stratégique* ». Cela étant dit, même de ce point de vue, on pourrait paraphraser une triste formule politicienne en estimant que si Lénine posait les bonnes questions, il n'est pas sûr qu'il apportait les bonnes réponses, en tout cas celles qui resteraient inspirantes aujourd'hui.

Un rapport instrumental à la liberté politique

Marina Garrisi convient que « *si le fossé politique et humain qui sépare Lénine de Staline est documenté, la bureaucratisation de l'État soviétique [...] ne commence pas avec la mort de Lénine ni avec l'accession de Staline au pouvoir. Lénine était certes hostile à la bureaucratie mais en avait une compréhension insuffisante et la*

réduisait (trop souvent) à des survivances héritées du passé tsariste ».

Dans un texte pour Regards, l'historien Roger Martelli estime que les « failles dans le dispositif proposé par Lénine » sont devenues « des gouffres après lui ». « En reportant le moment de la pleine émancipation au-delà du temps d'une "dictature" que l'on veut provisoire, on court le risque de laisser les "circonstances" épuiser peu à peu la fibre émancipatrice elle-même », écrit-il.

Dans son propre parti, Lénine ne s'est pas embarrassé de larges accords avant de prendre des décisions fondamentales, comme l'illustrent les tensions à la suite de la constitution d'un gouvernement exclusivement bolchevik après la prise du Palais d'hiver. La conquête du pouvoir s'est traduite par l'interdiction ou la mise au pas des autres partis, des syndicats et de la presse.

Et si les soviets ont été bolchévisés avec succès, ceux qui ne rentraient pas dans la ligne, alors qu'ils étaient censés posséder une parcelle du pouvoir populaire, ont été matés – d'où la terrible répression des marins de Kronstadt en mars 1921.

La cohérence de la tactique bolchévique, analyse Lars Lih, s'est globalement accommodée d'un rapport instrumental aux libertés : « Avant la révolution, les bolcheviks se battaient avec détermination pour la liberté politique qui leur permettrait d'avoir recours à des campagnes, des brochures d'agitation, à la presse ou encore aux sociétés culturelles [...]. Après la prise du pouvoir, les bolcheviks ont eu recours aux mêmes techniques qu'avant, mais dorénavant avec l'appui de toutes les ressources de l'État. L'un de ces moyens nouvellement disponibles était l'interdiction expresse de tout autre message considéré comme venant d'un ennemi. »

« Sans élections générales, liberté de presse et de réunion illimitée, lutte libre des diverses opinions, la vie s'éteint de toute institution politique et seule triomphe la bureaucratie. »

Rosa Luxemburg

Au cours de la séquence révolutionnaire, les forces concurrentes des bolcheviks ont elles aussi procédé à des accaparements du pouvoir. Dans son étude sur l'émergence du communisme bureaucratique, l'historien Marc Ferro remarque néanmoins la singularité de la prétention des militants dirigés par Lénine à s'imposer comme « seule source de légitimation » dans tous les domaines : « Quiconque agit contre [eux] ne peut que retarder la venue de l'âge d'or ; et pour se conduire ainsi, il faut être malveillant ou anormal. [...] Certes, le communiste se reconnaît un droit à l'erreur, mais seule sa tribu peut statuer là-dessus : toute autocritique à l'extérieur du groupe est forfaiture, et toute critique de l'extérieur calomnie. »

Grande défenseuse des conseils, la révolutionnaire Rosa Luxemburg avait pressenti les dérives qu'allait permettre l'écrasement du pluralisme en leur nom : « Lénine et Trotski ont installé les Soviets comme l'unique représentation authentique des masses laborieuses. Mais avec l'étouffement de la vie politique dans tout le pays, la vie des Soviets eux-mêmes ne pourra pas échapper à une paralysie étendue. Sans élections générales, liberté de presse et de réunion illimitée, lutte libre des diverses opinions, la vie s'éteint de toute institution politique et seule triomphe la bureaucratie. »

Dans les années 1970, le théoricien marxiste Nicos Poulantzas allait reprendre cette critique pour alerter sur une opposition simpliste de la démocratie directe au régime libéral-représentatif. Parce qu'une société complexe suppose un minimum d'organisation verticale, le risque serait de voir surgir, contre les intentions initiales, une « dictature des experts », voire un nouveau « despotisme étatique ». Sans apporter de réponse concrète à ce défi, Poulantzas appelait à articuler des combats au sein des institutions et des luttes débordant ces dernières.

Mathieu Dejean, Fabien Escalona et Romaric Godin